

Introduction

Depuis une trentaine d'années, il est d'usage de commencer tout travail sur le paysage par une révérence obligée à « *la vogue nouvelle de l'analyse des paysages*¹ » ou par le pieux constat que l'« *intérêt pour le paysage a augmenté énormément durant les années récentes*² ». Loin de s'essouffler, cet engouement confinerait même à un « *véritable fait de civilisation*³ ». Pour réjouissant qu'il soit et parce qu'il signale, si besoin est, à quel point la question paysagère est importante pour nos sociétés contemporaines, cet intérêt se développe, comme le constate avec justesse Richard Muir, non pas comme un système hydrographique qui amalgamerait peu à peu les eaux de différents affluents, mais plutôt comme un système arborescent qui se déploie en de multiples rameaux⁴. Certes, la polysémie avérée du terme légitime les préoccupations paysagères de nombreuses disciplines : sociologie, ethnologie, anthropologie ou philosophie, géographie, écologie et sciences de la nature, histoire de l'art et littérature, urbanisme, paysagisme et aménagement du territoire. Toutes parlent du paysage mais de manière dispersée et rarement par des regards croisés. Dans cette énumération ne figure pas, à dessein, l'histoire, quelque peu marginale à ce débat. En effet, les historiens sont demeurés à l'écart car, s'il existe des histoires du paysage, elles sont le plus souvent l'œuvre de disciplines voisines, de géographes ou d'historiens de l'art, ce qui n'enlève évidemment rien à leur intérêt mais ne correspond pas vraiment à l'*habitus* historien⁵. En langue française, Alain Corbin est l'un des rares à s'être explicitement proposé de considérer le paysage comme un objet d'histoire à part entière⁶.

Et pourtant, il n'est pas sans intérêt de remarquer que Marc Bloch, dans *l'Apologie pour l'histoire*, posait déjà fort pertinemment la problématique de ce type de recherche, en mettant en évidence la spécificité du regard historien sur le paysage. Relisons plutôt ses quelques lignes : « *Une fois de plus cependant, méfions-nous de postuler entre les sciences de la nature et une science des hommes, je ne sais quel parallélisme faussement géométrique. Dans la vue que j'ai de ma fenêtre, chaque savant prend son bien, sans trop s'occuper de l'ensemble. Le physicien explique le bleu du ciel; le chimiste, l'eau du ruisseau; le botaniste, l'herbe. Le soin de recomposer le paysage tel qu'il m'apparaît et m'émeut, ils le laissent à l'art, si le peintre ou le poète veulent bien s'en charger. C'est que le paysage, comme unité, existe seulement dans ma conscience. Or, le propre de la méthode scientifique, comme ces formes du savoir la pratiquent et, par leur succès, la justifient, est d'abandonner délibérément le contemplateur, pour ne plus vouloir*

connaître que les objets contemplés. Les liens que notre esprit tisse entre les choses leur paraissent arbitraires; elles les brisent, de parti pris, pour rétablir une diversité à leur gré plus authentique⁷. »

Tout est déjà dans ce passage clairvoyant : d'une part, il y a une réalité objective du paysage que l'historien doit essayer de saisir dans sa diversité et la complexité de ses interactions ; d'autre part, le paysage est aussi un regard jeté sur l'extériorité et, à ce titre, il met en œuvre toute une gamme de processus perceptifs et mobilise des valeurs, des images, des messages subliminaux et des souvenirs. Un anthropologue comme Gérard Lenclud ne peut que souligner à nouveau cette réalité : *« À l'évidence, le paysage n'est ni 'en dehors' de l'individu qui le regarde ni à 'l'intérieur' du même : il est le produit aléatoire d'une structure d'interaction, pouvant ou non s'établir, ou d'un couplage structurel, nécessitant un branchement⁸. »*

La double appartenance de l'histoire du paysage doit plus que jamais être rappelée aujourd'hui parce que, précisément, l'approche longuement majoritaire dans les sciences paysagères tend à dénier ce lien constitutif qui rattache l'observateur à une réalité extérieure⁹.

Dès sa constitution comme science au tournant de 1900, la géographie s'est affirmée comme la discipline du paysage empirique et tangible en affinant les méthodes de lecture du paysage comme « palimpseste », notion chère à la formation traditionnelle. Le paysage y est appréhendé comme une mémoire qui enregistre les formes successives de l'intervention de l'homme sur le territoire, sans que les écritures récentes n'effacent totalement les anciennes. La sédimentation de strates de diverses époques le caractérise. Pour en rendre compte, le géographe américain John Brinckerhoff Jackson (1909-1996), très influencé par l'école française de géographie, a repris la métaphore des ruines, prise jadis par les naturalistes catastrophistes¹⁰. C'est ce que lui révèle la photo aérienne pour laquelle les géographes développent un engouement extraordinaire dans les années 1950. Cette géographie des ruines est d'abord *« une manière de considérer le paysage comme une écriture monumentale »* où s'est fixée plus ou moins durablement l'histoire des groupes humains. Selon le commentaire pertinent de Jean-Marc Besse, la photo aérienne restitue *« une sorte de transparence à ces couches d'histoires superposées dans le paysage, en permettant à l'œil de l'observateur de les saisir en même temps, dans l'actualité d'un regard unique »*. Tous ces moments sont cristallisés dans leur historicité *« tous aussi actuels les uns que les autres, parce que saisis tous ensemble dans l'instantané photographique »*¹¹. Cette conception géologique peut soulever certaines réserves parce qu'elle fige la notion de paysage dans la synchronie. Elle est encore au cœur de la démarche de Simon Schama. Dans un livre fascinant mais dépourvu d'ambitions théoriques, l'historien américain décline *« la longue histoire des métaphores du paysage »*, en articulant le paysage-mémoire *« autour de ces instants où un lieu révèle soudain ses affinités »* avec d'autres couches de la mémoire, *« jusqu'à atteindre le lit rocheux primaire »*¹². On

conservera la même métaphore mais en insistant, plus encore que Schama, sur la dynamique de l'affleurement. Au lieu d'un empilement d'empreintes, le lecteur de paysage doit se montrer sensible à l'affleurement de couches d'âges différents qui plongent dans la diachronie et laissent évoquer les potentialités des jeux et rejeux de structures cachées.

Une nouvelle géographie culturelle dite humaniste, très représentée dans le monde anglophone, a prétendu se démarquer d'une approche trop «réaliste». Elle se réclame aussi de Jackson, parce qu'il a été l'un des premiers à valoriser l'usage métaphorique du mot paysage. Pour les paysagistes actuels, observait le géographe américain, «*les questions d'écologie, de préservation et de psychologie expérimentale*» sont plus importantes pour la culture professionnelle que la référence à la peinture de paysage et au pittoresque. *Landscape* est devenu un terme qui évoque une qualité esthétique. C'est pourquoi les professionnels (*environmental designers*) confrontés au terrain préfèrent parler de *land* ou d'*environment*. Le mot paysage est ainsi souvent confiné à un usage métaphorique (paysage de la pensée, paysage politique) ce qui prouve, selon Jackson, que «*nous avons toujours besoin d'un mot ou d'une expression pour décrire l'environnement ou le décor capable de donner vie et couleur à une idée, un événement ou une relation, l'arrière-plan qui la situe dans le monde*¹³», autrement dit un climat ou une atmosphère.

La discipline scientifique que les Anglo-Américains reconnaissent sous le nom de *humanistic geography* a poussé à son terme la préférence du paysage symbolique et sa lecture non plus comme mémoire mais plutôt comme texte actualisé sur écran d'ordinateur¹⁴. En effet, du texte affiché, on peut sans cesse changer la forme, voire même l'effacer totalement par le simple effleurement d'une touche. Le paysage n'est plus qu'une manière de voir le monde ou même une forme d'hypertexte¹⁵. En effet, les textes ne sont pas les miroirs ou les reflets du monde qu'ils décriraient. Au contraire, du fait de l'intertextualité, ils ne font que renvoyer à d'autres textes dans un processus abyssal. Par analogie, les paysages ne nous disent rien sur autre chose qu'eux-mêmes parce que le monde lui-même est intertextuel. Les lieux sont de nature intertextuelle parce que composés eux-mêmes de textes variés et de pratiques discursives basées sur d'autres textes antérieurs. «*Nous construisons à la fois le monde et nos actions sur le monde à partir de textes qui nous parlent de ce que nous sommes ou souhaitons être*¹⁶». Le paysage est donc une pure production culturelle dont le sens devient extrêmement flou puisqu'il désigne autant les productions artistiques que, de manière plus générale, l'extériorité pensée par le sujet. De telles positions radicales se comprennent dans un contexte disciplinaire quand la géographie peine à se dégager de l'emprise de l'école de géographie culturelle de Carl Sauer (1889-1975), dite *Berkeley School*, qui étudie le paysage comme processus d'interaction entre la culture et l'écologie mais aussi de la nouvelle théorie spatiale quantitative qui a envahi la pensée géographique durant les années 1960. Ces deux derniers

courants géographiques, l'un descriptif et traditionnel, l'autre théorique et positiviste, sont associés autour d'un même paradigme de la *mimesis*, avec la prétention de rendre compte du monde tel qu'il est. D'où des prises de positions sans partage fermement opposées à la théorie mimétique de la représentation et, de ce fait radicalement relativistes. Au lieu d'être la conséquence matérielle des interactions entre la société et son environnement observée au travers du regard du géographe, le paysage est le regard même qui contribue à donner du sens à cette relation.

Dans le domaine francophone, les théories postmodernes ont eu un certain écho dans l'analyse esthétique-littéraire du paysage. C'est ainsi que le livre devenu classique d'Anne Cauquelin réduit le paysage à un processus discursif d'esthétisation : « *Piégés innocemment, nous contemplions non pas une extériorité, comme nous le croyions, mais nos propres fabriques intellectuelles. Croyant sortir de nous-mêmes par une extase providentielle, nous entrons tout bonnement dans l'admiration pour nos propres façons de voir*¹⁷. » Et auparavant, cette quasi-définition : « *Le paysage n'est pas la nature mais sa 'fabrique', et en tant que telle obéit aux lois d'une production d'inspiration langagière*¹⁸. » Par conséquent, faire l'histoire du paysage, c'est apprendre à lire les figures de la nature qu'ont rendues des interprètes privilégiés, les peintres paysagers. La théorie littéraire du paysage repose sur des prémisses identiques, à savoir que ce n'est pas la nature que l'on voit qui importe, mais ce qu'on ajoute au visible. Le paysage est un produit de l'imagination de l'auteur au point que l'on prête au romantique allemand Jean Paul (Johann Paul F. Richter dit Jean Paul, 1763-1825) cette affirmation outrancièrement anti-naturaliste : « *Un auteur ne peut bien décrire que des paysages qu'il n'a pas vus*¹⁹ » !

Alain Roger a conduit cette approche du paysage à son aboutissement en consacrant la rupture épistémologique entre deux positions opposées : l'une discursive, l'autre environnementaliste. Cette dernière, il la récuse totalement en la considérant comme une réduction à l'écosystème ou au géosystème. Pour lui, le paysage ne peut être ni un concept scientifique ni faire partie de l'environnement à moins d'admettre « *l'absorption du paysage dans sa réalité physique, la dissolution de ses valeurs dans les variables écologiques, bref sa naturalisation, alors qu'un paysage n'est jamais naturel, mais toujours culturel*²⁰ ». Le philosophe s'insurge contre ce qu'il considère comme de « *l'écolonialisme* » voire de la « *géophagie* », laquelle chercherait à phagocyter le paysage en lui enlevant son irréductibilité qui, elle, ne peut être qu'esthétique. Pour lui, le langage doit traduire ce relativisme de principe en systématisant l'expression d'« *invention* » du paysage là où l'on parlait habituellement de « *découverte* ».

Au caractère excessif de cette théorie exclusivement visuelle, radicalement historiciste et culturaliste, qui réduit l'espace à sa dimension relative ou subjective, il convient d'opposer une approche plus conforme aux avancées récentes des sciences sociales²¹. La critique argumentée de Jacques Dewitte, entre autres, insiste sur l'historicité du paysage; celle-ci n'est « *pas tout à fait intégrée* » à l'histoire humaine, mais

ne lui en demeure pas pour autant entièrement extérieure²². Parmi les thèses sur le paysage proposées par W.J. Thomas Mitchell, plusieurs vont dans ce sens. D'abord, l'idée que le paysage est un moyen d'échange entre l'homme et la nature, à l'instar de la monnaie, sans valeur en lui-même mais potentiellement sans limites d'évaluation. Ensuite la perception simultanée du paysage comme espace signifié et signifiant, à la fois lieu concret et son simulacre, en même temps cadre et ce que le cadre contient. Enfin que le paysage nous intéresse non seulement par ce qu'il est ou signifie mais par ce qu'il fait, par son agir comme pratique culturelle²³. Ce que Marcel Roncayolo explique plus simplement en affirmant que les paysages «*sont à la fois système d'idées (mieux qu'idéologie), conception (souvent du monde) et utilisation d'un savoir-faire, de pratiques donc*», un «*complexe de mémoire, de conduites et de sensations*». Et il ajoute, en parlant des paysages urbains, que «*la lisibilité et le sens des formes sont tout au moins autant dans la tête des bâtisseurs et des habitants que dans l'objet lui-même*²⁴».

C'est que l'analyse du paysage peut se laisser emporter par le tournant herméneutique qui touche l'ensemble des sciences humaines depuis une vingtaine d'années en réaction à l'hégémonie du positivisme. Au lieu de se limiter au texte, la théorie de l'interprétation s'est progressivement élargie à tout ce qui fait sens sans que cela relève expressément d'une parole écrite. On se réfère à la phénoménologie d'Heidegger pour rappeler que le sujet regardant et pensant ne rencontre pas uniquement une nature objectivée, mais qu'il opère toujours à travers des dispositions ou des tonalités affectives. L'interrogation phénoménologique part de l'expérience vécue pour revenir aux choses et saisir les conditions de leur «*apparaître*». Marcel Roncayolo a donc raison d'affirmer qu'un paysage révèle et recèle à la fois²⁵. En lui-même il donne à voir, mais encore faut-il un lecteur qui donne sens ; à celui-là, il parle ou au contraire ne dit rien.

La géographie culturelle américaine a infléchi ses travaux dans la voie tracée par l'herméneutique, en référence notamment à Paul Ricœur et à Hans-Georg Gadamer²⁶. L'interprétation devient un dialogue interpersonnel et interculturel entre les *data* et le chercheur fortement intégré dans un contexte intellectuel et institutionnel, soit autant de relations de pouvoir qui structurent le regard. Le concept fort prisé de «*représentation*» est la résultante de cette relation entre le monde empirique et le sujet historiquement situé. La représentation comporte le texte qui seul lui donne son existence mais également un contexte extra-textuel (les données) et un champ inter-textuel (les références à d'autres textes)²⁷.

L'ouverture à la phénoménologie est un moyen de dépasser l'opposition factice entre réel et représentation²⁸. Dans plusieurs ouvrages, Augustin Berque a mis en évidence les interactions entre les deux démarches qui font accéder à la «*médiance*», c'est-à-dire au sens de la relation entre la société et son environnement²⁹. Le paysage par définition est écologique et symbolique en même temps, physique et phénoménal. Aussi le paysage est-il empreinte et matrice. Dans ce vaste processus de mise en

forme ou de structuration du réel, le paysage occupe une position d'interface privilégiée. Il devient « *un motif constitutif du lien social : il motive l'être ensemble de la société, tant comme forme contribuant à former celle-ci (une matrice motivante) que comme forme formée par elle (une empreinte motivée)*³⁰ ». Berque entend par là que le processus est interactif ou en spirale, car la société donne du sens à son environnement en fonction de la perception qu'elle en a, mais la perception elle-même dépend de la manière dont le paysage a été aménagé. Cette proximité du sujet dans l'expérience paysagère lui confère une fonction primordiale dans l'être au monde. Par rapport à l'espace géographique ouvert et sans bornes auquel le chercheur attribue des pôles et des coordonnées, le paysage est incommensurable à moins qu'il ne se lise par rapport au sujet qui, lui, est central³¹. Donc, il est relation par définition : interactif et interférent à la fois. On le comprend en l'opposant terme à terme au lieu. Le lieu est ponctuel, concentré, déterminé, nommé alors que le paysage se déploie dans l'horizontalité tout en étant diffus, sans cesse susceptible de décentration, indéterminé parce que pluriréférentiel, difficile à nommer, mouvant, relatif au sujet observant³². Si le lieu est spécifique, le paysage, lui, est générique.

Construction culturelle sans aucun doute, le paysage oscille sans cesse au travers des liaisons que chaque type de discours peut engendrer de manière syncrétique entre territoire physique et territoire symbolique. Dans ce livre, nous avons exclu d'emblée autant une approche prioritairement environnementale (celle qu'entraînerait une véritable histoire de l'aménagement du territoire) que l'approche résolument symbolique (celle d'un enfermement dans les textes ou la lecture des productions esthétiques). C'est pourquoi les aspects de politique territoriale ont été laissés de côté : il ne s'agit pas d'une histoire de l'humanisation du paysage ou même des rapports de l'homme à l'environnement³³. C'est pourquoi aussi on ne subordonnera pas non plus le propos à l'esthétique du paysage. Tout ce qui relève de l'histoire de l'art et de l'iconographie paysagère, domaines dans lesquels nous abandonnons toute prétention, a clairement un statut de source historique au même titre que n'importe quelle relation de voyage ou description topographique. Les références aux interventions concertées sur le territoire et le recours à la peinture ne sont certes pas totalement absentes mais s'insèrent toujours dans un contexte précis qui leur attribue une valeur documentaire.

À vrai dire, un groupe de phénomènes a retenu plus particulièrement notre attention et constitue la problématique de ce livre, autour de la relation au territoire ou territorialité³⁴. Nous avons choisi délibérément l'axe interprétatif qui est celui d'Antée, le géant de la mythologie, terrassé par Héraclès. Monstrueux et défiant les voyageurs, ce puissant fils de Gaïa a besoin de reconstituer ses forces par le contact avec la terre-mère. C'est cette médiation à la terre par le paysage que nous voulons explorer. Ici les théories postmodernistes peuvent sans doute légitimer quelques

avancées. Les structures discursives servent de cadre pour comprendre l'extériorité. Elles varient selon les contextes et les groupes qui les produisent. Elles se servent sans cesse de métaphores pour dire le monde.

Dans un livre célèbre, Hayden White a cherché à comprendre l'infrastructure métahistorique de l'écriture historique. Il a cerné les stratégies mises en œuvre par les historiens pour obtenir des effets explicatifs en relevant, en particulier, la mobilisation des tropes ou figures de styles pour dire la réalité historique³⁵. Le paysage aussi a sa métalangue, que l'on vise des effets d'objectivité (la littéralité du paysage) ou des significations symboliques. Appréhender le paysage comme un spectacle ou au contraire le lire comme un texte fait recourir déjà à une double métaphore, celle de la visibilité et celle de la lisibilité. Métonymies et synecdoques se relaient ensuite pour exprimer les relations aux lieux. Un certain nombre de tropes sont mobilisés quand on insiste sur les équivalences et les analogies entre le paysage et les populations qui l'occupent. Nous interpellent par exemple les métaphores de l'enracinement qui disent les rapports des groupes au lieu. Nous intéressent aussi toutes les représentations que le paysage tend à naturaliser alors qu'il faut les comprendre comme des constructions culturelles mais aussi sociales, vaste processus qui encombre la conscience occidentale jusqu'à devenir envahissant, ce paradigme botanique dont a parlé astucieusement l'historien Biagio Salvemini³⁶. Le paysage non seulement est porteur de significations mais il agit sur la réalité sociale. En retour, les sociétés ne cessent d'utiliser le vecteur paysager pour faire passer des significations ou, si l'on préfère, de la territorialité. Il y a des usages sociaux du paysage qui lui confèrent des valeurs et du sens au travers des dispositifs du langage. Il y a des usages politiques du paysage, une instrumentalisation des schèmes paysagers, leur manipulation au service de l'expérience nationale parce que le paysage, comme l'histoire, a aussi servi à «*fonder une communauté de destins*» ou à «*faire exister une expérience collective*»³⁷.

Sur ce vaste chantier, nous nous trouvons confrontés au thème majeur du lien social pour expliquer encore et toujours pourquoi les sociétés tiennent ensemble. En parlant du paysage, on ne peut éviter de revenir à l'identité, «*terme vide s'il en est*», nous prévient l'anthropologue Daniel Fabre³⁸. Nous ne visons pas à définir une appartenance en termes de «*dispositions*» psychologiques, même au sens de Norbert Elias³⁹, mais à approcher le processus social par lequel des communautés culturelles se construisent en se démarquant les unes les autres. À cette fin, elles mobilisent aussi le territoire pour séparer et discriminer. De ce processus qui conduit de l'altérité à l'identité, le paysage est souvent le grand opérateur. Il est le «*terrain discursif à travers lequel s'engage la lutte entre les différents et souvent opposés codes de construction du sens*»⁴⁰. Lieu de conflits et de compromis, le paysage est, pour reprendre la terminologie de Jackson, politique et vernaculaire. Il est marqué par le

pouvoir d'une part et il manifeste l'appartenance à une communauté d'autre part⁴¹. Cependant ces configurations particulières, contingentes et partielles, par lesquelles le paysage se transforme en acteur privilégié et ne reste pas banalement un sujet passif, doivent être décryptées. Loin de constituer un acquis, cette proposition devient l'objet même de la recherche.

Deux grandes parties structurent la démonstration. Dans la première, nous avons voulu mettre au jour le recours d'abord ponctuel puis de plus en plus ordonné à des éléments naturels, pour se situer en relation à l'altérité et par rapport à soi. Les travaux des historiens médiévistes ont mis en évidence le tournant des XIV^e et XV^e siècles pour la cristallisation des différences nationales. Les « pays allemands » se distinguent politiquement très clairement de l'ensemble de l'empire germanique à partir du XV^e siècle⁴². Parallèlement, depuis l'Antiquité, le discours véhicule des lieux communs pour caractériser par des formules toutes prêtes et en général dépréciatives pour les autres peuples. Tel est le point de départ de l'enquête. Elle se poursuit à la recherche d'ethnotypes et si possible de références à l'extériorité ; elle s'efforce à chaque fois de restituer les conditions d'émergence d'un discours où entrent en jeu des éléments de nature. Cette première partie privilégie les réalités discursives parce que précisément la société occidentale affine ses manières de dire le monde et les autres, tout en essayant tant bien que mal de fournir une explication des différences constatées ou construites. Il y a donc des savoirs constitués pour dire l'altérité et l'accrocher autant que faire se peut au sol, ou mieux au territoire, parce que d'emblée le discours sur le monde est territorialisé et porteur de territorialité. À ce moment de l'histoire, les XVII^e et XVIII^e siècles imposent leurs modes d'intelligibilité ; il faut cependant suivre les filons les plus prometteurs en amont vers le XIV^e siècle et en aval jusqu'à notre temps. Le concept de paysage manque encore pour dire ces relations inscrites dans le territoire ou perçues comme telles. On s'intéresse avant tout à la matérialité de l'environnement, ce que l'historien italien Piero Camporesi signale en expliquant comment l'œil du XVI^e siècle « fouille avec une attention particulière la matérialité du milieu ou la réalité de la géographie humaine », que les observateurs « fixent parfois en des typologies approximatives, des stéréotypes et des lieux communs de pure convention⁴³ ».

Si la première partie balise donc l'avant-paysage, qui est encore surtout un âge du territoire, la seconde partie envisage de front « les temps du paysage ». Manifestation sensible du milieu qu'il ne faudrait pas réduire à ses dimensions esthétiques, le concept de paysage naît aux XV^e-XVI^e siècles quoiqu'il n'intervienne vraiment dans le discours et les pratiques qu'au siècle des Lumières. C'est au moment où la nature est construite comme ensemble harmonieux que le paysage peut s'imposer « en tant que regard intégrateur de l'ensemble des phénomènes naturels, mais également des préoccupations morales et sociales⁴⁴ ». Au lieu de n'être qu'une simple manière de « voir le

monde», le paysage devient un dispositif qui le rend visible, ce qui est plus qu'une nuance de style. Pour Jean-Marc Besse, la représentation paysagère touche ainsi à l'objet même de la philosophie, à savoir la contemplation de l'ordre du monde⁴⁵.

Nous relèverons que l'âge du paysage culmine sans aucun doute entre 1760 et 1850, bien que le fonctionnement des références paysagères s'observe au moins jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Durant ce temps long, il y a tout loisir de débusquer des utilisations plurielles du paysage, car ce qui nous retient au premier chef dans les multiples occurrences des réalités paysagères, ce sont leurs investissements symboliques et leurs mobilisations concrètes. Aussi la priorité appartient-elle aux acteurs, car le paysage correspond «*pour certains groupes sociaux à un mode de se représenter soi-même et de représenter le monde au travers d'une relation imaginée avec la nature*⁴⁶». Le paysage a servi et sert encore à affirmer un rôle social et à le faire savoir.

En substance, la sélection obéit à une prémisse qui devrait éviter les apories du foisonnement et de la dispersion, voire l'éclatement du champ de la recherche. Ont été systématiquement retenues les occurrences traduisant une appartenance « nationale » du paysage. Qu'elles soient esthétiques ou idéologiques, les références paysagères servent toujours, au XIX^e siècle notamment, à dire cette réalité sans cesse remise sur le métier et continuellement bricolée qu'est la nation. Le paysage « national » est donc sous-jacent à la problématique, souvent, comme le lecteur s'en apercevra vite, par le détour de méandres tortueux. Jamais réductible à des pratiques discursives, ce paysage « national » est aussi au cœur de pratiques sociales non discursives, ce qui justifie un mode d'intelligibilité qui privilégie le petit dossier sur un aspect de la problématique, afin d'ancrer au mieux le discours au social et de quitter le flou des situations peu ou mal historicisées.

Pourquoi dès lors s'arrêter au milieu du XX^e siècle ? Certes, la thématique ne perd pas brusquement de son actualité. Mais il y aurait une difficulté supplémentaire à parler du paysage dans sa phase postmoderne. En effet, le paysage est par définition lié à la modernité. Si l'époque moderne l'a propulsé à son faite d'abord par son esthétisation (la peinture de paysages), puis par son idéologisation (l'inscription identitaire de l'appartenance), la postmodernité en revanche a permis la décentration du regard pour rendre possible le traitement herméneutique des réalités paysagères, donc une authentique compréhension des pratiques paysagères. Sans vouloir à tout prix forcer le contraste entre modernité et postmodernité, il convient au moins de les opposer sur leur vision de l'espace. Régés et construits, les lieux de la modernité sont investis de sens par un jeu dialectique entre les représentations et l'extériorité. Tel a été le fondement de toute cette recherche. Il n'en irait plus de même avec l'espace postmoderne, si quadrillé de lignes d'erreurs qu'il apparaît « comme un espace continu et uniforme ». Cette réalité que deux politologues contemporains considèrent comme l'espace lisse de la nouvelle souveraineté

impériale n'aurait ainsi plus de lieu de pouvoir, celui-ci étant à la fois partout et nulle part. « Non-lieu » à la limite⁴⁷. La problématique paysagère ne peut guère venir à bout de telles apories. Elle a besoin pour se déployer des rugosités de l'espace concret, des discontinuités temporelles et spatiales où s'insèrent les mécanismes de différenciation sur lesquels précisément se construisent les pouvoirs. Penser le paysage, c'est d'une certaine manière aussi agir sur l'espace. L'objet n'a rien d'innocent ou d'anodin.

NOTES

1. R. Brunet, « Analyse des paysages et sémiologie. Éléments pour un débat », in A. Roger (sous la dir. de), *La théorie du paysage en France 1974-1994*, Seyssel, 1995, p. 7. L'article de Brunet date de 1974.
2. R. Muir, *Approaches to Landscape*, Londres, 1999, p. XIII.
3. M. Collot in F. Chenet (sous la dir. de), *Le paysage, état des lieux. Actes du colloque de Cerisy (30 juin-7 juillet 1999)*, Bruxelles, 2001, p. 498. Remarquons qu'aucun historien ne s'est exprimé à ce colloque !
4. R. Muir, *op. cit.*
5. C'est un géographe qui est l'auteur d'un livre important et pionnier en langue française : J.-R. Pitte, *Histoire du paysage français*, Paris, 1983. Quelque peu marginalisée en France, la géographie historique est par contre une discipline reconnue et institutionnalisée dans les universités en Allemagne, Italie et bien sûr surtout dans les pays anglophones.
6. A. Corbin, *L'homme dans le paysage, entretien avec Jean Lebrun*, Paris, 2001.
7. M. Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, 1967, p. 76.
8. G. Lenclud, « L'ethnologie et le paysage. Questions sans réponses », *Paysage au pluriel. Pour une approche ethnologique des paysages*, Paris, 1995, p. 3-17.
9. Dans un petit livre par ailleurs bien documenté, François Béguin, constatant la « confusion » qui accompagne la question du paysage et la difficulté de penser le paysage à la fois comme espace matériel et comme représentation, contourne le problème en optant pour une approche cloisonnée par discipline (art, géographie, architecture) (F. Béguin, *Le paysage*, Paris, 1995). En revanche, la synthèse récente de I.D. Whyte distingue bien l'approche objective (celle de la géographie historique illustrée dans le monde anglophone par W.G. Hoskins et H.C. Darby et celle de la géographie culturelle de C. Sauer) et l'approche subjective (en citant J. Appleton, S. Schama, W.J.T. Mitchell ou D. Cosgrove). Voir l'introduction de I.D. Whyte, *Landscape and History since 1500*, Londres, 2002. Parmi les géographes anglais, Appleton peut être considéré comme celui qui a fondamentalement renouvelé l'approche du paysage en introduisant les dimensions comportementale et symbolique dans l'analyse. Le livre fondateur est certainement J. Appleton, *The Experience of Landscape*, Londres, 1975.
10. J.B. Jackson, *The Necessity for Ruins and Other Topics*, Amherst, 1980.
11. J.-M. Besse, « J.B. Jackson et la géographie humaine. Les débuts de la revue *Landscape* », *Le Visiteur. Ville, territoire, paysage, architecture*, n° 5, 2000, p. 124-125.

12. S. Schama, *Le paysage et la mémoire*, Paris, 1999, p. 22-24 (le livre est paru en 1995 sous le titre *Landscape and Memory*).
13. J.B. Jackson, «The Word itself», *Discovering the Vernacular Landscape*, New Haven/Londres, 1984, p. 4. Nous reprenons la traduction de cet article publié dans *Le Visiteur...*, *op. cit.*, p. 163. Il y a un autre usage du concept dont ne parle pas Jackson et qui est pourtant très spécialisé. C'est celui de système paysage en botanique. Dans cette discipline, le paysage est une unité homogène du point de vue du substrat et de sa végétation. Voir par exemple dans cette acception le livre de S. Pignatti, *Ecologia del Paesaggio*, Turin, 1994.
14. L'expression de *humanistic geography* a été utilisée pour la première fois par le géographe américain Yi-Fu Tuan en 1976. Elle se veut une réaction contre la perspective positiviste du paradigme de la *spatial science* dominant en géographie.
15. «*Landscape is not merely the world we see, it is a construction, a composition of that world. Landscape is a way of seeing the world*» (D. Cosgrove, *Social Formation and Symbolic Landscape*, Londres, 1984, p. 13). Ou encore : «*A landscape is a cultural image, a pictorial way of representing, structuring or symbolising surroundings*» (D. Cosgrove & S. Daniels (eds.), *The Iconography of Landscape. Essays on the Symbolic Representation, Design and Use of Past Environments*, Cambridge, 1988, p. 1). Sur ce type d'approche, voir aussi des remarques critiques dans A. Baker & G. Biger (eds.), *Ideology and Landscape in Historical Perspective*, Cambridge, 1992.
16. T.J. Barnes & J.-S. Duncan (eds.), *Writing Worlds. Discourse, Text and Metaphor in the Representation of Landscape*, Londres, 1992, p. 7-8. L'intertextualité est définie ainsi par ces deux auteurs : «*The process whereby meaning is produced from text rather than, as it were, between text and world*» (p. 2).
17. A. Cauquelin, *L'invention du paysage*, Paris, 1989, p. 18
18. *Ibid.*, p. 10
19. En l'occurrence, Jean Paul parle du paysage à partir d'autres textes sur le paysage. Cité par Ch. Helmreich, «Le paysage en France et en Allemagne autour de 1800», *Revue Germanique Internationale*, 7, 1997, p. 225. Cette livraison donne une bonne illustration des théories littéraires sur le paysage.
20. A. Roger, *Court traité du paysage*, Paris, 1997, p. 128.
21. Roncayolo demande de dépasser «*le caractère visuel (lourd, mais non suffisant) que l'on attribue d'ordinaire à un paysage*» (M. Roncayolo, *Lectures de villes. Formes et temps*, Marseille, 2002, p. 187). Il s'agit d'un texte publié en 1989.
22. J. Dewitte, «Pays et paysage : à propos d'une difficulté de la théorie de l'artialisaton», in F. Chenet, *op. cit.*, p. 421.
23. W.J.T. Mitchell (ed.), *Landscape and Power*, Chicago/Londres, 1994, p. 5.
24. M. Roncayolo, *op. cit.*, p. 187-188.
25. M. Roncayolo, «Le paysage du savant», in P. Nora (sous la dir. de), *Les lieux de mémoire*, t. 1, Paris, 1997, p. 1022. Voir aussi sa postface à la réédition de Roger Dion (M. Roncayolo, «Une leçon de géographie», in R. Dion, *Le paysage et la vigne. Essais de géographie historique*, Paris, 1990, p. 271-294).

26. On rattache à ce courant herméneutique des auteurs comme Cosgrove, Daniels, Duncan, Ley, Gregory et d'autres encore, venus de l'humanisme marxiste (la tradition de Gramsci, Raymond Williams, E.P. Thompson) ou de l'anthropologie post-structurale geertziste.
27. Sur ces questions de méthode, voir l'introduction méthodologique de J. Duncan & D. Ley, *Place/Culture/Representation*, Londres/New York, 1993, p. 1-21.
28. Il faut signaler en langue française l'œuvre du géographe Éric Dardel (1899-1967). Méconnu en son temps, redécouvert à la fin des années 1980, Dardel a précisément posé le problème de la présence au monde et du sens de l'habiter. Pour mieux mesurer son apport, voir plusieurs travaux de J.-M. Besse dont récemment *Voir la terre. Six essais sur le paysage et la géographie*, Arles, 2000, p. 125-145 (« La géographie phénoménologique d'après Éric Dardel »).
29. A. Berque, *Les raisons du paysage de la Chine antique aux environnements de synthèse*, Paris, 1995 et aussi *Médiance de milieux en paysages*, Montpellier, 1990. Berque se réclame aussi de la géographie culturelle qu'il définit comme « l'étude du sens qu'une société donne à sa relation à l'espace et à la nature; relation que le paysage exprime concrètement ».
30. A. Berque, « Des peuples en pays ou la trajection paysagère », in M. Collot (sous la dir. de), *Les enjeux du paysage*, Bruxelles, 1997, p. 327.
31. J.-M. Besse, « Entre géographie et paysage, la phénoménologie », in M. Collot, *op. cit.*
32. Distinction pertinente proposée par Baldine Saint Girons, in F. Chenet, *op. cit.*, p. 514-518.
33. Un type d'histoire déjà balisée notamment dans R. Delort et F. Walter, *Histoire de l'environnement européen*, Paris, 2002. Cette histoire de l'aménagement des paysages est au cœur du livre de I.D. Whyte, *op. cit.* lequel accorde aussi une place éminente à l'histoire de la perception.
34. Au sens où l'entend J.-L. Piveteau, *Temps du territoire. Continuités et rupture dans la relation de l'homme à l'espace*, Genève, 1995.
35. H. White, *Metahistory : the Historical Imagination in Nineteenth-century Europe*, Baltimore, 1973.
36. B. Salvemini, « Luoghi di antico regime. Costruzione dello spazio nella storiografia francese », *Storica*, 9, 1997, p. 7-62.
37. Ce sont les expressions de François Hartog et Jacques Revel à propos de l'histoire quand ils analysent les « usages politiques du passé ». C'est bien sûr en résonance avec cette problématique que nous évoquons les « usages politiques du paysage ». Voir F. Hartog & J. Revel (sous la dir. de), *Les usages politiques du passé*, Paris, 2001, p. 15.
38. D. Fabre (sous la dir. de), *L'Europe entre cultures et nations*, Paris, 1996, p. 1. Pour la problématique de l'identité et ses périls, suivre L. Niethammer, *Kollektive Identität. Heimliche Quellen einer unheimlichen Konjunktur*, Reinbek près Hambourg, 2000.
39. N. Elias parle des « dispositions » psychologiques qui dans chaque pays représentent la structure du sentiment national. Selon lui, les « unités sociales que nous appelons nations se distinguent dans une large mesure par la nature de leur 'économie affective' » (N. Elias, *La civilisation des mœurs*, Paris, 1973, p. 49-51).
40. *Landscape* comme « the discursive terrain across which the struggle between the different, often hostile, codes of meaning construction has been engaged » (S. Daniels & D. Cosgrove,

- «Spectacle and Text. Landscape Metaphors in Cultural Geography», in J. Duncan & D. Ley, *op. cit.*, p. 59).
41. J.B. Jackson, «Concluding with Landscapes», *op. cit.*, p. 145-157.
 42. C. Brühl, *Naissance de deux peuples «Français» et «Allemands» IX-XI siècle*, Paris, 1994, p. 125.
 43. C'est tout le sens de son livre. Voir P. Camporesi, *Les belles contrées. Naissance du paysage italien*, Paris, 1995, p. 14.
 44. Y. Luginbuhl, *Paysages. Textes et représentations du siècle des Lumières à nos jours*, Paris, 1989, p. 65.
 45. J.-M. Besse, *Voir la terre... op. cit.*, p. 62.
 46. D. Cosgrove, *op. cit.*, p. 15.
 47. M. Hardt & A. Negri, *Empire*, Paris, 2000, p. 239.